

BOURREAUX ET VICTIMES
PSYCHOLOGIE DE LA TORTURE
Françoise SIRONI
Odile Jacob, Paris, 1999.

Si beaucoup de choses ont été écrites à propos des victimes, c'est le plus souvent en référence au syndrome de stress post-traumatique, c'est-à-dire en rapportant ces troubles à leur dimension personnelle, psychologique.

Peu de travaux vont dans le sens d'une prise en compte du traumatisme lui-même, surtout quand il est infligé volontairement, recherché même pour produire des effets, et qui plus est, par des hommes à d'autres hommes.

D'où l'intérêt du livre de Françoise SIRONI, dont l'expérience clinique guide la réflexion théorique, cette dernière s'appuyant sur l'ethnopsychiatrie, en particulier celle de son maître reconnu, Tobie NATHAN.

La souffrance délibérément induite vise *la destruction de l'identité* de la personne torturée, c'est-à-dire de *son appartenance* au groupe qui soutient cette identité. Le but est que même si la personne torturée survit, elle n'en réchappe pourtant pas.

Loin d'être la pratique de personnalités sadiques (les faits seraient alors interprétés dans un sens psychologisant restrictif), il s'agit d'une construction, d'un système, c'est-à-dire d'un ensemble pensé et décidé, de comportements visant un certain effet, un système qui impose ses règles autant aux bourreaux qu'aux victimes.

Françoise SIRONI rappelle d'emblée, à juste titre, que la torture n'est pas faite principalement pour faire parler, avouer, mais pour *faire taire* (toute opposition, toute pensée autre). Et elle souligne que les tortionnaires sont formés (souvent par des experts venus de pays dits « démocratiques ») avec l'idée d'être efficaces, de produire mieux avec moins de moyens trop visibles, et toute une évaluation des résultats visant à « améliorer » les pratiques, comme la « terreur blanche » par exemple, qui fait souffrir psychiquement sans laisser de traces.

Les futurs bourreaux passent eux-mêmes par des épreuves qui les persuadent qu'ils font partie d'une élite, celle de ceux qui sont capables de supporter de torturer, ceux qui se chargent du « sale boulot », celui que personne n'est suffisamment fort pour vouloir le faire et pouvoir le supporter. Une élite en quelque sorte, au-dessus des lois, et au-dessus des hommes ordinaires !

L'essentiel du propos de l'auteur est de montrer que la « thérapie » des personnes torturées remet profondément en question les pratiques ordinaires du soin psychothérapeutique, en particulier les règles de « secret », de « confidentialité » et de neutralité.

Elle rapproche très justement, ce qui peut sembler paradoxal, la pratique du colloque singulier du dispositif même de la torture : dans le modèle classique de la psychothérapie, issu de la psychanalyse, il s'agit d'avouer « spontanément » ses fautes, ses erreurs, chemin vers la rédemption. Le rapport asymétrique est le même entre patient et thérapeute qu'entre torturé/e et bourreau/bourelle¹.

D'où la nécessité d'une implication personnelle transparente du thérapeute pour inverser cette asymétrie. Le modèle que l'auteure développe, et qu'elle résume page 227, celui d'une valse à trois temps : réhumanisation, réaffiliation et aboutissement, vise à se situer dans champ même du processus d'influence. Mais le but ici est inverse de celui de la torture : il s'agit de soigner et non de détruire.

¹ Hé, oui, il existe un féminin de bourreau...

Mais il s'agit bien d'influencer. Sans le nommer (le livre date de 1999 et, à cette époque, le concept d' « externalisation » n'était pas bien identifié en tant que tel), le processus est centré sur une alliance forte contre le tortionnaire intériorisé, identifié, reconnu et ainsi externalisé. Il s'agit de se positionner fermement contre cet ennemi devenu intérieur, de l'expulser, en dénonçant ses stratégies, ses intentions, en repérant ses tactiques et leurs effets, et en soutenant l'identité de la personne, c'est-à-dire les marqueurs d'appartenance au groupe qui lui ont valu d'être persécutée.

Parfois, j'ai retrouvé, en le regrettant, le ton un peu méprisant pour les autres approches que la sienne que Tobie NATHAN a souvent. Ainsi, par exemple, p 17, Françoise SIRONI après avoir cité son maître, nous dit, à propos du fait que la psychopathologie devrait se livrer à une description systématique des activités des thérapeutes : « *les thérapeutes occidentaux rechignent à mettre en application une telle proposition, la seule qui permette de confronter nos pratiques et de les faire avancer dans un souci d'efficacité* ». C'est oublier un peu vite qu'aucune pratique « traditionnelle » ne remet en question ses présupposés. Et c'est seulement parce qu'un certain savoir constitué est contrarié par la clinique, que cet occident si critiquable a su remettre en question l'autoréférence. Toutes les cultures construisent une vision du monde qu'elles pensent « vraies ». Elles agissent ensuite de manière à ce que cela devienne vraiment vrai ! C'est le phénomène des prophéties auto-vérificatrices. Il ne me semble pas que ce soit ailleurs qu'en occident qu'ait eu lieu la prise de conscience de ce processus de construction. On peut alors tomber dans une mise en abyme infinie puisque tout point de vue est nécessairement construction, donc qu'il contient une part non mesurable de subjectivité, il peut toujours être « déconstruit », mais ce ne sera toujours qu'au profit d'une autre construction qui se pensera plus « vraie » que la précédente, le plus souvent à son insu. Ainsi, il y aurait sans doute beaucoup à dire, et à redire, à mettre en avant, comme argument, comme il est dit dans le passage cité, *l'efficacité*, ce nouveau serviteur du dieu évaluation. Efficace pour qui ? Au service de quoi ? Nous savons que tout ce qui peut servir à faire du bien, peut aussi être utilisé pour faire du mal. Mais il s'agit là d'une critique de détail, accessoire.

Le grand mérite de livre de Françoise SIRONI est de montrer que ce qui sert à faire du mal peut aussi être détourné et mis au service de la santé et du bien-être. Un acte n'est pas bon en lui-même, ni en fonction de l'intention de celui qui le réalise, mais en fonction d'un contexte dans lequel il prend son sens, et en confrontant intention et résultat, ce dernier se prêtant toujours à interprétation... surtout si on ne tient pas compte de l'avis des intéressé/e/s !

La question éthique réapparaît alors : ce qu'on fait peut sembler « neutre » ou même « bien » en fonction d'un critère de résultat recherché, mais quel est le jugement que l'on porte sur ses actes en tant que personne responsable ? Les finalités s'emboîtent ainsi, méritant des jugements différents, et même contradictoires.

L'enfer est pavé de bonnes intentions, dit-on. Ces dernières justifient en effet toutes les mauvaises actions.

Et si, parfois, ce qui semble une mauvaise action pouvait avoir un résultat positif, être une manœuvre paradoxale pour produire du bon, juste un détour adapté au terrain pour aller vers des zones plus apaisées et heureuses ?

C'est ce que semble-t-il la prise en charge des victimes de tortures, telle que François SIRONI l'aborde, peut nous apprendre.